

GUILLAUME SIRE
Réelle



Réelle

Du même auteur

Romans

Où la lumière s'effondre, Plon, 2016 ; Pocket, 2017.

Les Confessions d'un funambule, La Table ronde, 2007.

Essais

Les Moteurs de recherche, La Découverte, 2016.

Guillaume Sire

Réelle

L^Éditions de
L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-02448
Dépôt légal : 2018, août
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2018
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Daphné.

« À mes yeux, une œuvre de fiction n'existe que dans la mesure où elle suscite en moi ce que j'appellerai crûment une jubilation esthétique, à savoir le sentiment d'être relié quelque part, je ne sais comment, à d'autres modes d'existence où l'art (la curiosité, la tendresse, la gentillesse, l'extase) constitue la norme. »

Vladimir Nabokov, *Lolita*, postface.

Partie 1

Didier Tapiro avait emmené sa famille en forêt lorsqu'une pierre maintenue par un bourelet de béton creva le pneu arrière droit.

– Johanna, tu vas devoir m'aider.

Il n'avait pas demandé à Sylvie, trop fragile, ni à Kevin, encore jeune, mais à sa fille, sur les épaules de laquelle reposeraient désormais la survie et la dignité des siens. Elle l'aida à positionner le cric conservé dans un compartiment dont tout ce temps elle avait ignoré l'existence. Non loin de là, un buisson de houx tremblotait comme si un lapin ou n'importe quel rouge-gorge avait essayé d'en sortir. Aucune rivière. La forêt s'assombrissait dans ses hauteurs mais le sous-bois était clair et presque fluorescent par endroits. Soutenue par le cric, la voiture ressemblait à ces herbivores dangereux (au zoo oui, au cirque non) en train de célébrer leur territoire. Quant aux rayons du soleil, ils patrouillaient dans l'entrelacs d'un cèdre pendant que Didier jouait les maréchaux-ferrants.

– Merci, ma chérie, sans toi je n'y serais pas arrivé.

Johanna eût été moins fière si sa mère et son frère n'avaient pas eux aussi remercié. Le buisson de houx avait cessé de trembloter. Sans elle, il aurait probablement fallu construire une cabane et ingurgiter l'eau de pluie, la vase, des racines, peut-être renoncer à certains principes ; il y a des films, après tout, où les secours n'arrivent jamais. Dans son cœur furent consignés

le cèdre au tronc mauve, ses croisées d'ogives et sa fraise espagnole garnie d'aiguilles bleues ; sur la pulpe de ses doigts la bave violacée du cambouis et dans son regard le regard d'un père qui viendrait à son secours s'il fallait (un jour il faudrait).

En rentrant, Kevin, le petit frère, avait vomi sur la banquette. Il y avait des morceaux, et l'odeur, l'odeur !... De cela aussi, elle se souviendrait.

Les dimanches en forêt, deux ou trois par an, étaient aux Tapiro ce que pour une nation sont les moments d'unité. Le reste de la semaine, l'amour avait lieu, mais à distance raisonnable. On cochait sans conviction les cases d'un calendrier acheté à la police pour les étrennes et punaisé de guingois sur l'aggloméré de la cuisine.

Dans l'appartement où ils avaient emménagé après la naissance de Kevin, les meubles, les fenêtres, le coucou suisse fabriqué en Chine et les trois chambres existaient autour de la télévision.

– On dirait que l'architecte a travaillé pour elle, avait expliqué un jour Mamie. Ou pire, avait-elle ajouté sans que Johanna saisisse l'allusion.

À cette époque les télévisions étaient des caissons de bois et de plastique équipés d'un ventre de verre et remplis de lumino-phore. L'interrupteur de celle des Tapiro étant cassé, il n'y avait pas d'autre solution pour l'allumer et l'éteindre que de brancher et débrancher la prise, ce qui exigeait une contorsion digne des meilleurs danseurs à laquelle on ne procédait que quatre fois par jour, pour l'allumer au réveil et quand Didier rentrait du travail (il rentrait avant Sylvie), puis pour l'éteindre le matin avant de quitter l'appartement et la nuit lorsque les parents se couchaient. À cause des murs trop minces, Johanna s'endormait au son des mitraillettes des films de guerre et des saxophones des comédies romantiques, auquel elle était tellement habituée que, si elle se réveillait après que Didier eut débranché, elle

actionnait le volume de son radio-réveil et se rendormait en écoutant des insomniaques parler de sauter par la fenêtre pendant qu'une femme à la voix caféinée leur suggérait de « profiter » (un jour l'un d'eux, un Bordelais, avait agressé sa voisine en direct). Mise en joue par les cauchemars et accrochée aux voix du radio-réveil comme d'autres enfants à leurs peluches bousillées, elle cherchait le sommeil ; puis le jour venait, Didier rebranchait la télévision, un oiseau chantait si le matin était brumeux et finalement la voix liquide et intelligente de William Leymergie se chargeait pour ainsi dire d'ouvrir les volets.

Les perles les plus précieuses du magasin *La Perlière* étaient sous clef à l'abri d'un meuble acheté à une bijouterie en faillite : celles de Tahiti, dont on eût dit qu'elles contenaient des tempêtes, ainsi que certaines perles capables, paraissait-il, de restituer la lumière après trente siècles passés à se la couler douce au fond des mers. Dans de grands baquets au centre du magasin se trouvaient les perles de bois brut, érable, cèdre et pin, et dans des pots à pharmacie sur les étagères, les colorées, jaunes, bleues, vertes, rouges, noires, bicolores, multicolores, blanches. Il fallait faire attention à une planche du parquet près des perles en acajou, qui risquait de blesser celles parmi les clientes qui n'étaient pas habituées. Sur une étagère derrière la caisse bruissaient des plumes d'autruche et des plumeaux artificiels noirs et violets, et au bout du magasin les polygones et les cylindres, les nacrées, la pâte Fimo, hématites, strass ; enfin dans un meuble ventru aux poignées de fer les camées et les épingles à cabochon.

Sylvie venait à *La Perlière* depuis l'enfance et y conduisait sa fille une ou deux fois par mois, en pèlerinage au cœur de ce qui constituait à ses yeux à la fois un refuge et l'éventail renouvelé des possibilités. Elles y restaient des heures – on servait aux clientes assidues un thé vert trop sucré mais rassurant – à la recherche de l'assemblage parfait ; il arrivait qu'elles se disputent à propos d'une teinte difficile à qualifier. La vendeuse,

Elizabeth, guillerette, intelligente, les appelait par leurs prénoms et tenait à leur présenter ses nouveautés.

Ayant décidé de fabriquer un bracelet pour son père, Johanna choisit des billes en bois, rouges, jaunes et bleues. Une fois satisfaite de sa création (il y avait des techniques), elle noua le lacet en cuir et l'humidifia, ainsi que l'avait suggéré Elizabeth, puis aplatit le nœud à coups de marteau.

De retour à la maison, elle se précipita dans le salon.

– Papa, c'est pour toi.

– Merci, ma chérie, mais c'est pour les filles, les bracelets.

– Il y a des hommes qui en portent.

Didier dénicha la télécommande sous un coussin à pois où elle se glissait avec les clés du garage, des pages de magazines, des alluvions plus ou moins comestibles et d'improbables écheveaux de poussière.

– Merci, ma chérie, répéta-t-il en regardant la télévision.

Et il remplaça une mèche à l'endroit de son crâne où il n'y avait presque plus de cheveux, et des poils plutôt que des cheveux. Depuis qu'elle avait l'âge de mémoriser ce genre de détails, Johanna avait remarqué que son père avait grossi et portait le week-end des T-shirts sans forme et des pantalons fatigués au niveau des fesses et des genoux ; le dimanche il s'endormait la bouche ouverte ; pourtant, elle l'aimait ; elle l'aimait au point de souhaiter parfois que les qualités qu'il détenait encore – il était grand, gentil, vif – fussent remplacées par des imperfections rédhibitoires, car ainsi elle aurait eu l'impression d'être une sainte en l'aimant et la certitude d'être seule à l'aimer.

– Est-ce que tu sais que Johnny porte un bracelet ?

À la concession où Didier travaillait, les commerciaux, mécaniciens, secrétaires, même les stagiaires à queue-de-cheval aimaient Johnny.

– Johnny est le ciment de cette concession, avait dit le directeur dans un discours de fin d'année, lui-même ayant eu la chance de croiser le chanteur à l'aéroport de Nantes en 1988 dans la file d'enregistrement des bagages. Je ne l'oublierai jamais, disait-il après avoir raconté l'anecdote, puis il serrait les dents et rentrait le ventre pour avoir l'air difficile.

Didier enfila le bracelet d'un geste que sa fille, si elle avait eu davantage d'expérience, aurait mal pris ; mais l'inconscient exerça son droit de préemption et Johanna pensa que la référence avait fonctionné.

Sylvie Tapiro était *normale*.

– Je suis une femme normale, déplorait-elle.

Ses cheveux pourtant étaient d'une couleur ambrée qui n'avait rien de normal, tout le monde le disait, Mamie, Didier ; un coiffeur avait proposé une place dans les premières pages de son catalogue ; mais cela énervait Sylvie, selon laquelle n'avoir aucune vertu à part de beaux cheveux était « affligeant de banalité ». Ses bijoux, composés à *La Perlière*, faisaient du bruit davantage qu'ils ne scintillaient, un carillon que Johanna aurait reconnu entre mille et qui était le même quel que fût l'assortiment du bois, du cuivre et de la nacre. Elle travaillait comme attachée de clientèle dans une entreprise d'import-export. Si on avait demandé à ses collègues, ils auraient répondu qu'elle était sympathique avec des passes, comme tout le monde, mais dans l'ensemble « efficace ». Johanna l'imaginait dans la jungle, ses cheveux d'or au milieu du chaos, en train de marchander des émeraudes cueillies par un jeune Indien aux branches d'un arbre où aurait habité toute une meute de panthères (elle tenait à cette image : l'Indien, l'arbre, les panthères).

Depuis le temps, Sylvie avait acheté des dizaines de milliers de perles, mais lorsqu'elle ouvrait la malle en carton où elle les conservait, elle n'y trouvait que des bijoux plus ou moins

gris et se disait qu'en fin de compte c'était une belle métaphore. La télévision était éteinte, Johanna avait allumé son radio-réveil et dans l'appartement flottait l'odeur de sauce tomate du dîner.

Une nuit, plutôt que d'allumer le radio-réveil, Johanna se leva et marcha dans le couloir jusqu'à la chambre de ses parents, sur la porte de laquelle elle colla l'oreille. Le contreplaqué réchauffa sa joue et après quelques secondes elle put discerner les respirations et autres grincements caractéristiques. Elle comprit que l'amour ne ressemblait pas à ces scènes de films qu'elle avait vues entre ses doigts parce que Sylvie avait exigé qu'elle mît les mains devant les yeux. Ces scènes où les acteurs se mélangent en s'embrassant, drôles tout à coup et en même temps très sérieux. Ce n'était pas non plus comme ces publicités pour le café où les femmes sont des fleurs vénéneuses et les messieurs des statues au fond d'un lac. Les larmes enflammèrent le bord de ses paupières. Pourquoi Johanna pleurait-elle ? Elle n'aurait pas su dire. Son père l'avait trahie, mais ce n'était pas pour ça.

Elle y retourna souvent et souvent il ne se passait rien, mais parfois les soupirs et les grincements revenaient et alors, inmanquablement, elle pleurait. La peinture gondola à l'endroit où elle collait son oreille, ce qui n'inquiéta ni Sylvie ni Didier. La trace était trop basse pour qu'ils la remarquent, à la hauteur de leurs enfants qui grandissaient. Jusqu'à ce qu'une nuit leur fille ne parvienne pas à s'empêcher de renifler. Les soupirs cessèrent, Johanna courut jusqu'à son lit et, lorsque la porte de sa chambre s'entrouvrit, barricadée sous sa couette rose et rouge,

elle pensa d'abord que son père était venu implorer son pardon ;
mais ensuite elle reconnut le parfum de sa mère.

– Johanna, tu dors ? C'est toi qui nous écoutais ? Tu n'as pas
le droit de faire ça. Il y a des moments de notre vie qui ne
t'appartiennent pas.

Johanna se trouvait dans la salle de bains d'une maison aux arrêts de volet rouillés, que les Tapiro avaient louée pour les vacances, près de Leucate, lorsqu'elle aperçut le renflement encore minime mais irrévocable ; on aurait dit de la graisse ou une maladie ; le disque du téton avait une texture de fruit.

Tout de suite elle téléphona à Jennifer.

– Sois pas conne. À ton âge (Jennifer avait trois ans de plus), presque personne n'a de nichons. Mets des trucs moulants et vise l'effet sur la plage.

Johanna emprunta sans le lui dire un soutien-gorge à Sylvie, poussa le verrou de la salle de bains, rouillé lui aussi, et observa le miroir. Ses seins naissants étaient moins ridicules à présent qu'ils étaient dissimulés. Certaines stars, les plus maigres, en avaient de semblables.

Le lendemain, elle demanda à sa mère de lui acheter un maillot de bain, ce que celle-ci accepta sans poser de question. Il y avait un magasin très bien au centre de Leucate. Évidemment, Sylvie avait compris. Jusqu'à l'âge de treize ans, les mères comprennent tout.

Conformément aux conseils de Jennifer, Johanna choisit le maillot qu'elle jugea le plus provocant, vert granny, lacé à l'aine. Les regards des adolescents sur la plage oscillaient. Un vieux moustachu renversa un pot de crème, et un jeune homme allongé sur le dos fut obligé de se retourner.

Deux semaines plus tard, elle entra en sixième au collège Champollion. Dans la cour elle retrouva les fameux regards. Les professeurs la respectaient davantage qu'ils ne respectaient les filles qui n'avaient pas encore de seins (surtout le professeur d'art plastique qui, carrément, la vouvoyait), les garçons proposaient de porter son cartable, une fille de quatrième l'invita à son anniversaire, et elle fut élue déléguée à l'unanimité.

– Ne t'inquiète pas, rassura Jennifer. Tu devras suivre mes conseils. As-tu déjà fumé ?

Quand elle passait près des terrasses, Johanna se bouchait le nez.

– Non.

– Faudra que tu apprennes. J'espère que tes nibards vont continuer à grossir.

– Ils ne sont pas assez gros ?

– Les petits seins n'intéressent que les petits messieurs. Tu dois acheter des soutifs plus grands et tu dois fumer, il faut absolument que tu fumes.

Johanna augmenta la taille des bonnets et prit l'habitude de glisser du coton à l'intérieur de son soutien-gorge avant d'arriver au collège, dans une ruelle, près de l'endroit où son père l'avait déposée.

Plusieurs autres filles du collège employèrent la stratégie du coton. La cour était concurrentielle, on cherchait l'emplacement où le soleil augmenterait les rapports. Les garçons distribuaient des notes et établissaient des classements qu'ils n'avaient pas besoin de dévoiler pour qu'on sache que Johanna était en tête ; elle servait d'étalon, de cible : le but à atteindre, la taille à dépasser. Lorsqu'une fille se faisait attraper parce qu'un morceau de coton tombait ou était vu (le plus souvent pendant les cours de sport), la honte s'abattait. Pour les autres, les matins glorieux pouvaient résulter d'une poussée de croissance comme d'une

supercherie cotonneuse, impossible de dire ; à la fin seule la comparaison était vraie.

Jennifer enseigna à Johanna l'art de voler des cigarettes à ses parents.

– Toujours le début du paquet, jamais plus de trois, deux c'est mieux, le matin, jamais le soir ou s'il en reste moins de dix, ça, c'est la règle d'or, parce que dès qu'ils ont moins de dix cigarettes les fumeurs savent où ils en sont.

Kevin, le petit frère, disait « Je t'aime » à Jennifer à la moindre occasion ; dans un film qu'il avait vu, c'était de cette façon que la situation s'était débrouillée. Même dans la rue, s'il la croisait :

– Je t'aime ! Je t'aime, Jennifer !

Sylvie, Didier et Johanna avaient beau lui dire que « l'amour ce n'est pas ça », son obsession n'était pas négociable. La meilleure amie de sa sœur avait quatorze ans, lui sept, mais il l'aimait et avait pris la résolution de le lui répéter jusqu'à ce que la réciproque fût vraie.

Un week-end, alors que Jennifer était venue dormir chez les Tapiro, il avait fallu que Didier punisse Kevin après l'avoir surpris en train d'espionner.

– Je l'aime, hurlait le garçonnet. Je l'aime et personne ne me comprend !

C'était ce que disait le héros du film (cuir, chemise à carreaux) : « Personne ne me comprend. »

Le reste du temps, Kevin s'exprimait peu. La maîtresse avait écrit sur son bulletin qu'il manquait d'imagination. Johanna ne ressentait rien de robuste à son égard. Ils se disputaient pour la télécommande, Kevin lui tirait les cheveux, elle le mordait, les parents les séparaient. Un jour, après une chicane, elle lui avait dit que sa vie aurait été mieux si seulement elle avait été fille unique.

- Papa, où est le bracelet ?
- Quel bracelet ?
- Celui que je t’ai offert.
- Je me rappelle pas.
- Hier, tu le portais.

Kevin se rongea les ongles, recroquevillé sur la moquette devant la télévision.

- Ça ne me dit rien.
- Mais...
- Je me rappelle pas.

Didier monta le volume des publicités ; il aimait deviner dès les premières secondes de quel produit il s’agissait. S’il y avait eu des concours, il les aurait gagnés.

- Maman, tu sais où est le bracelet de papa ?
- Aucune idée.
- Tu es sûre que tu ne l’as pas vu ?
- Je te dis que je n’y ai pas touché.
- Maman !
- Chut, intervint Didier.

Sylvie avait eu une mauvaise journée. Pour ne rien arranger, un de ses collègues avait tenu à lui parler pendant la pause-café de son plan d’épargne, un truc comme ça.

- Papa, implora Johanna.
- Je le chercherai.

Mamie portait des robes fleuries et autour du cou des bijoux composés à *La Perlière* ainsi qu'un crucifix « pour le cas où » : perles bleues satinées, Christ d'étain torsadé. Elle avait des gestes mémorables et prétendait que, si un prince l'avait rencontrée, il l'aurait invitée dans un de ces restaurants où on met le champagne en carafe, lui aurait effleuré le bras, offert une cigarette ; à chaque fois l'histoire était différente, mais il y avait toujours le restaurant, le champagne en carafe, des colonnes néoclassiques et à la fin en général c'était une demeure au milieu des abricotiers et des acacias, un cerf à dix cors et un étalon gris pommelé au triple galop derrière les épagneuls.

Elle avait prétendu autrefois que le père de Sylvie était un lieutenant hongrois mort à la guerre, jusqu'à ce que sa fille eût l'âge de savoir où était la Hongrie et de demander de quelle guerre il s'agissait (l'âge de raison). Non, son père n'était pas hongrois et n'était pas mort, ou bien s'il l'était ce n'était pas à la guerre. Mamie l'avait connu à une soirée organisée par la Caisse d'assurance maladie où elle travaillait, il ne lui avait pas dit son nom, elle avait enquêté mais en était venue à la conclusion qu'il ne travaillait pas pour la Caisse ; il avait dû passer devant le bistro où la soirée avait lieu et ne s'était pas gêné pour boire un verre ; c'était le début des années cinquante ; entre eux il y avait eu des affinités.

Un an après avoir pris sa retraite, Mamie s'était installée dans une maisonnette à treillage, sur les murs de laquelle une vigne

avait jeté son dévolu, située à moins de cent mètres de l'appartement de Sylvie et Didier.

– Il y a deux types de retraités, avait-elle expliqué à Johanna, ceux qui sont propriétaires et ceux qui payent un loyer. Les premiers voyagent, les seconds regardent la télé.

Elle pleurait.

– Pardon, je suis d'humeur noire aujourd'hui.

– Ce n'est pas grave, de toute façon... De toute façon j'ai pas compris.

Mamie offrait des cadeaux à Johanna et Kevin : des peluches, des breloques, parfois des échantillons qu'on lui avait donnés au supermarché ou des jetons pour les Caddies, qu'elle emballait avec du papier sur lequel des idéogrammes à peu près asiatiques s'enchevêtraient.

– Je le fais venir d'Allemagne, avait-elle prétendu devant Didier.

Et elle avait cette lubie étrange : après avoir toussé ou éternué, elle disait :

– On annoncera ma mort à la télé.

Une façon pour elle de prévenir Johanna, Kevin, Didier et Sylvie qu'elle se sentait vieillir.

Le mercredi après-midi, Johanna assistait à un cours de danse classique. L'enseignante, Mme Merzeau, avait l'accent montpelliérain. Sa peau avait souffert et ses articulations se disjoignaient ; le maquillage autour des yeux avait coulé ; elle était seule - nature insulaire - et, quand elle dansait, son corps enveloppait son ombre dans des ondulations de pashmina.

Un cours de judo avait lieu dans la pièce à côté, dont l'odeur plastifiée de tatami s'additionnait à celle cirée du parquet flottant. Les kimonos et les tutus se chamaillaient à la sortie (ceintures orange, jaunes, brunes et vert sapin, blanches, kimonos gaufrés, satin, tulle rose des danseuses).

Jennifer était inscrite dans le groupe des filles plus âgées. Johanna la croisait dans les vestiaires (ce qui n'avait pas manqué de lui conférer une certaine aura auprès des filles de son groupe), mais lorsque trois mercredis de suite son amie ne vint pas, elle s'inquiéta et lui téléphona.

– Je viendrai te chercher mercredi après le cours de danse et je te montrerai pourquoi je n'y vais plus.

La semaine suivante, Johanna trouva Jennifer en train de parler à un garçon du judo, joufflu patibulaire, acnéique, féroce, et presque collé à elle.

– On se voit samedi, lui dit-elle, puis elle l'embrassa sur la joue. Il est pas mal, qu'est-ce que t'en dis ?

– Je sais pas, répondit Johanna.

son amie lui pardonna la trahison d'autrefois. Nina était une grande fille maintenant. Il fallut se réhabituer, mais elles se réhabituerent.

Johanna téléphona à Édouard deux ou trois fois, mais il ne répondit pas et elle ne laissa pas de message. Puis elle rencontra un garçon, Lionel, doux, fidèle, consciencieux, instinctif au lit sans être vulgaire, cinéphile, motard, salarié, drôle, enthousiaste, curieux, robuste.

– En fait, dit Jennifer à Johanna quelques années plus tard (elles attendaient le bus), le destin, ça existe, tu vois, mais c'est banal. C'était notre destin d'être là, toi et moi, et d'attendre ce bus. C'est pas génial, hein, mais c'est comme ça, et c'est très bien en fin de compte. Hein, c'est très bien.

Remerciements

Merci à Lisa Liautaud, amie chère et patiente éditrice, grâce à laquelle j'ai compris qu'écrire un roman ne consistait pas à discourir ou démontrer, mais à décrire et montrer. Et merci à Lize Veyrard, sans qui Johanna eût été moins réelle, et *Réelle...* moins Johanna.

Un clin d'œil enfin à la mémoire des philosophes René Girard, Jean Baudrillard et Clément Rosset, dont les travaux sur la mécanique du désir et la nature du réel ont nourri voire déclenché chacune des lignes narratives de ce roman.